

Voyager autour de soi comporte des risques

Sylvie Massicotte, *Au pays des mers*, Montréal, Leméac, coll. « ici L'ailleurs », 2002, 88 p., 11,95 \$.

Gilbert Choquette, *Contes de la voix mauve, Cinq histoires singulières*, Longueuil, Humanitas, 2002, 148 p., 18,95 \$.

Jacques Michaud, *Sakka*, Hull, Vents d'Ouest, 2002, 108 p., 15,95 \$.

Yvon Paré

Numéro 109, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2003). Compte rendu de [Voyager autour de soi comporte des risques / Sylvie Massicotte, *Au pays des mers*, Montréal, Leméac, coll. « ici L'ailleurs », 2002, 88 p., 11,95 \$. / Gilbert Choquette, *Contes de la voix mauve, Cinq histoires singulières*, Longueuil, Humanitas, 2002, 148 p., 18,95 \$. / Jacques Michaud, *Sakka*, Hull, Vents d'Ouest, 2002, 108 p., 15,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 33–34.

Voyager autour de soi comporte des risques

L'écriture est un voyage en soi et autour de soi, une exploration du monde qui nous mène dans tous les continents de la vie. Ce peut être aussi une méditation sur l'art et nos façons d'être. Peu nombreux sont les écrivains qui réussissent à garder le rythme dans une course semblable.

R É C I T | Y V O N P A R É

EN SIGNANT *AU PAYS DES MERS*, SYLVIE MASSICOTTE offre un ouvrage qui aurait très bien figuré dans la belle collection *Écrire* des Éditions Trois-Pistoles de Victor-Lévy Beaulieu. Tout y est ! Un thème, une piste de réflexion, un lieu pour l'écriture, une fascination pour les bords de mer où les rencontres et les hasards peuvent se bousculer. Parce que devant la mer, la réflexion vient avec la vague et le ressac.

Sylvie Massicotte, avec ce texte tout en questions et en regards, nous fait oublier les frontières. Nous la suivons sur les routes de l'écriture et jamais nous n'avons envie de rebrousser chemin.

Parfois, la contemplation de l'horizon évoque les pays de l'enfance. Nous basculons dans un texte de fiction qui devient le galet qui capte le regard. Parce que la mer, c'est le temps aboli, le temps renouvelé, l'espace qui se défait et s'ouvre à la vie et aux traces qui gravent le corps. Ces rides et ces petites cicatrices, ce sont la matière du texte après tout. C'est la limite du rêve et de la réalité, la frontière du présent et du passé.

L'écriture que je pratique part du principe que le lecteur est intelligent. Capable de déduire. C'est précisément pendant qu'il est en train d'extraire l'information, au fil de la lecture, qu'il sentira un inconfort semblable à celui éprouvé par les personnages eux-mêmes déstabilisés dans un moment de leur existence. Cette expérience va bien au-delà de l'histoire racontée. (p. 50-51)

Déduire, peut-être avons-nous la clé de Sylvie Massicotte. Aller au delà pour sentir, pour voir, pour trouver le sens et les sens.

Tout peut servir. Un voyage effectué il y a des années qu'il faut reconstituer à grands coups de mémoire, une conversation qui a changé l'écriture et le regard ; un texte qu'on a laissé comme un caillou pour ne pas s'égarer. Sylvie Massicotte s'accroche à des extraits déjà publiés et les insère dans son texte pour montrer le vécu qui se transforme en fiction. Parce que le voyage, c'est toujours la direction du texte, les pas qui rapprochent de soi dans une danse un peu étrange.



SYLVIE MASSICOTTE

Au pays des mers

ici l'ailleurs LEMÉAC

Comment résister ?

Le lecteur, tout autant que l'écrivaine, réfléchit à l'art de dire et de vivre. Des questions justes et pertinentes, des pistes qui nous font entrevoir la femme et son univers. Chapitres courts, esquisses au fusain presque. Massicotte construit un puzzle qui nous ouvre un jardin discret et fascinant.

Et nous courons dans les peurs de l'enfance, nous marchons dans le monde des adultes où Sylvie Massicotte demande jusqu'où elle doit aller pour parler avec justesse de la vie et de soi.

Il y a ce que je me suis fait vivre pour écrire. Il y a ce que je ne me fais plus vivre, pour écrire quand même. L'écriture passe la première. De temps en temps, je la repousse. C'en est assez. Cette fois, ce sera moi. Je traverse une période sans mot, comme l'été où je me suis surtout occupée à organiser des ateliers pour mieux parler d'elle : l'écriture. (p. 21)

Un livre à relire, une écriture juste, des rencontres marquantes comme celle de l'écrivain Denis Bélanger à qui je dois des bonheurs de lecture.

ÉLOGE DE LA DUALITÉ

Gilbert Choquette a signé une quinzaine d'ouvrages jusqu'à maintenant, remportant le prix France-Québec en 1985. Une carrière discrète et marquée par la persévérance. Je me souviens de *La mort au verger*, un roman dur de violence et d'amour lu il y a bien longtemps.

Dans les cinq nouvelles des *Contes de la voix mauve*, Gilbert Choquette s'attarde aux forces qui s'affrontent dans une même personne et qui peuvent surgir selon les rencontres et les hasards. Si souvent ces antinomies sont maîtrisées, elles peuvent aussi faire en sorte qu'une femme et un homme mènent une double vie. Qui voit-on dans le miroir ?

Dans la première nouvelle, *La voix mauve*, la mieux réussie du recueil, Choquette présente deux femmes « identiques ». Le problème de la gémeité. Le narrateur se retrouve devant la « copie conforme » de son épouse au cours

d'un voyage. Deux femmes semblables et différentes... Comment choisir entre l'épouse légitime et cette psychologue américaine qui fuit un mari écrivain en Italie ?

Choquette installe le doute. Peut-être que l'épouse se livre à un jeu pervers et étrange. Aurait-elle décidé de faire subir une épreuve à son mari ? Elle doit passer des vacances dans le Maine, mais elle a peut-être décidé de changer d'identité pour jouer l'étrangère aux côtés de son philosophe de mari. L'idée paraît trop séduisante. Choquette fait mourir l'épouse légitime et la remplace par l'étrangère. Les pervers peuvent se rhabiller.

Valérie, dans *Une fiancée ambiguë*, doit affronter le démon qui vit en elle, le noir et le blanc, le mal et le bien se chevauchant. L'histoire ne va nulle part. Le questionnement qui aurait pu être pertinent dans un monde qui ne jure que par l'image tourne à vide. Qui faut-il choisir dans notre société ? L'ange ou le démon ?

Et comment croire à l'époque d'Internet et du terrorisme international aux jeunes filles qui vivent recluses dans leur chambre pour écrire de la poésie en arrosant le papier de leurs larmes ? « Allons, il n'est pas trop tard pour aller lécher de mes yeux altérés la flaque immense de la Méditerranée. » (p. 11) De quoi fuir au bout du monde et tourner le dos à « la flaque immense de la Méditerranée ».

Or le philosophe en moi, rationnel malgré lui et peu enclin à la naïveté, préférerait reporter tout son trouble sur l'ignorance où j'avais été de l'existence de la dame en question qui pouvait bien, après tout, revêtir par hasard les traits d'une autre personne sans attenter à la stricte vraisemblance. (p. 18)

Tout est dit.

OÙ VA-T-IL ?

Dans *Sakka* — le mot désigne l'horizon en inuktitut selon l'auteur —, Jacques Michaud nous entraîne dans son enfance, nous pousse vers l'âge adolescent, revient, repart, passe d'un temps à l'autre et finit par nous étourdir.

Oui, l'enfance a été singulière. Elle a été celle des gens de la campagne qui ont connu l'école du rang, le plaisir d'avoir la forêt à portée de la main en Abitibi (pourquoi écrire Abbittibbi ?), d'avoir des frères et des sœurs pour apprivoiser le monde et ses turpitudes.

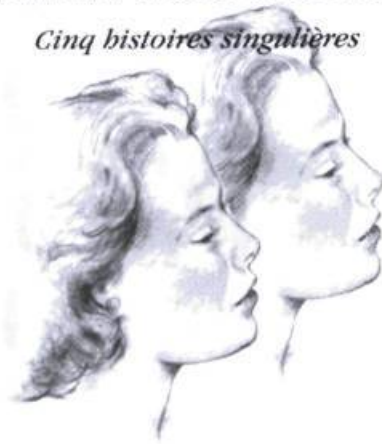
Tout au long de cette lecture, on cherche l'intention, la direction et le but de l'auteur. Où veut en venir Jacques Michaud avec cette quinzaine de récits qui voltigent ici et là ? Le lecteur devra se contenter de l'anecdotique. Ce qui aurait pu s'avérer



Gilbert Choquette

CONTES DE LA VOIX MAUVE

Cinq histoires singulières



HUMANITAS

un agréable récit devient un fatras de souvenirs mal ficelés.

Son vaisseau débordait, il s'était même permis de faire un comble. Le jeu d'adresse n'était cependant pas terminé. Il lui fallait maintenant sortir de sa cache. Alors qu'il cherchait un appui solide où déposer le poids de sa jambe, un sifflement aigu fendit l'air, frappa le fond de l'horizon pour rebondir tout aussitôt. Marie-Claire, la cadette des sœurs, cria à s'en déchirer la voix. Jéal prit peur, perdit pied et, du même coup, la récolte de fruits qu'il tenait à la main. Le sifflement se répercuta à nouveau. Cette fois, il en reconnut la nature: le bruit de l'explosion de balles de calibre .22 retentissait au-dessus de sa tête. (p. 56)

Et ce n'est pas une fin pathétique qui sauve l'entreprise. Quand on nage dans l'enfance, il faut la manière. Le style, le rythme, la couleur et l'originalité manquent totalement à Jacques Michaud.

Le souffle court et le cœur tremblotant, ils découvrirent la blancheur laiteuse de deux hémisphères qu'une ligne sombre et profonde réunit pour en faire tout à coup la face cachée de la lune. (p. 23)

Tant de mots pour expliquer que les deux petits garçons viennent de baisser leurs culottes sous la galerie. Ils découvrent leur anatomie. Le lecteur ne peut qu'abdiquer devant cette écriture qui a bouffé trop d'hormones.

